

Techniques ancestrales et rites de pêche sur l'atoll de 'Anaa, archipel des Tuamotu (Polynésie française)

Frédéric Torrente¹

Introduction

L'archipel des Tuamotu constitue la plus grande concentration d'îles coralliennes dans le monde, regroupant 76 (dont 42 habités aujourd'hui) des 84 atolls de l'actuelle Polynésie française. L'atoll de 'Anaa (Ganā) est situé dans l'archipel des Tuamotu de l'Ouest, à 340 km à l'est de Tahiti. Il s'étend sur environ 30 km de long sur 6 de large, légèrement exhaussé (+6 m) laissant apparaître une surface de terres émergées de 37 km². Le lagon de faible profondeur de 'Anaa couvrant une surface de 89 km², ne comporte pas de passe mais des chenaux communiquant avec la mer appelés *hoa*.

Cet article qui ne se veut pas exhaustif, est destiné à valoriser les savoirs environnementaux et les techniques des sociétés traditionnelles des atolls polynésiens aujourd'hui fortement menacées par l'occidentalisation des modes de vie. Il vise à faire connaître quelques techniques de pêche en vigueur dans l'ancienne société de 'Anaa dans la période précédant l'évangélisation de l'archipel des Tuamotu. Ces informations sont issues d'un corpus traditionnel émanant de Paea-a-Avehe et de Teave-a-Karaga, deux derniers détenteurs des connaissances traditionnelles (*vanaga*) pré-chrétiennes de l'atoll de 'Anaa. Ces matériaux ethnographiques inédits ont été recueillis par le linguiste Frank Stimson, lors des expéditions extensives menées dans les années 1924 à 1934 par le Bishop Museum de Hawaii. Parmi les milliers de pages en langue vernaculaire² qui fournissent une vision endogène du mode de vie traditionnel sur un atoll polynésien, nous ne mentionnerons ici que certains éléments en relation avec la pêche. Dans les temps anciens – aux Tuamotu comme ailleurs – les activités de subsistance résultaient d'un équilibre précis entre un système de croyances et de valeurs symboliques censées contrôler l'abondance des ressources par la pratique de certains rites et interdits, et un système hiérarchisé de pouvoir qui en garantissait la redistribution. Le maintien de ce fragile équilibre était conduit par les chefs qui

assuraient un contrôle rituel des ressources. Traditionnellement en Polynésie ancestrale, la culture n'est pas conceptualisée en opposition à la nature, mais plutôt dans le sens d'un continuum généalogique liant le monde spirituel invisible aux éléments du monde sensible (minéral et biologique) parmi lequel l'homme n'est que la partie d'un tout. Selon cette vision holistique de l'environnement, tous les organismes marins étaient censés descendre de Tangaroa, dieu des profondeurs marines originelles (Torrente 2012). Les espèces marines de grande taille occupent une place importante dans la pensée océanienne du fait qu'elles sont vues comme l'incarnation de divinités du monde des profondeurs, ou d'ancêtres protecteurs et messagers. La nomenclature vernaculaire de Paea-a-Avehe mentionne pour l'atoll de 'Anaa 14 variétés de requins, 181 gros poissons (*paru toreureu*), cinq variétés de tortues marines, 15 variétés de murènes et une liste très détaillée de tous les mollusques et crustacés de l'atoll (Torrente 2012). Les taxinomies traditionnelles n'ont pas seulement pour but de classer les espèces à des fins alimentaires, comme on l'a souvent prétendu, mais elles servent aussi à classer les espèces dangereuses pour l'homme (dont les mythes fourmillent de façon plus ou moins explicite) ou enfin ordonnent certaines espèces qui ont une importance symbolique ou religieuse. Il faut rappeler qu'au même titre que les poissons, les mammifères marins entrent dans la catégorie sémantique des *ika*, créatures marines qui nagent (Malm 2011) ou celle des *paru*, « habitants des profondeurs » (Hooper 1991) ; il en va de même pour la tortue (*tifai* ou *honu*), cette dernière représentant l'offrande sacrificielle par excellence, appelée par extension *te ika nui* (Stimson 1964 ; Emory 1947, 1975 ; Conte 1885, 1888 ; Torrente 2012). Les coquillages et crustacés étaient classés dans la catégorie des organismes marins qui se déplacent en rampant : *te haga paru e torotoro* (littéralement, « créatures marines qui rampent »), correspondant probablement au terme *figota* qui ne subsiste qu'en Polynésie occidentale. Leur collecte (*fangota*) était plutôt effectuée par les femmes

¹ Anthropologue, Centre de Recherches Insulaires et Observatoire de l'Environnement (CRIOBE), USR 3276, CNRS-EPHE-UPVD, Moorea, Polynésie française. Courriel : torrente.frederic@gmail.com

² Une partie de ce corpus seulement a été traduite et constitue la base des matériaux ethnographiques d'une thèse de doctorat intitulée « Ethnohistoire de l'atoll de 'Anaa, archipel des Tuamotu » soutenue par l'auteur en 2010 et éditée par Jean Guiart (Torrente 2012). Ces textes figurent dans les microfilms des notes inédites de Frank Stimson déposées au Peabody Essex Museum of Salem (copie au Fonds Polynésien de l'Université de Polynésie française), dont nous avons assuré la retranscription et la traduction de certaines parties en langue française.

et les enfants (Malm 2011). L'importance des bénitiers dans l'archipel (*Tridacna maxima*, *Tridacna squamosa*) fera l'objet d'un développement spécifique ultérieur.

Techniques ancestrales de pêche à 'Anaa

Les termes *tautai* ou *ravakai* désignent aux Tuamotu l'action de pêcher ou tout ce qui lui est en relation. Paea-a-Avehe utilise dans son manuscrit le terme générique *ravakai* (ou *ravagai*) qui signifie « se procurer de la nourriture ». La définition du terme donnée par Stimson (1964) comprend trois acceptions : (1) l'une commune à l'ensemble des Tuamotu, « aller pêcher ou chercher de la nourriture comme la tortue, les poissons, les oiseaux ou toute créature marine comestible » ; (2) « l'acte ou la méthode d'obtention ou de recherche de nourriture vivante » ; et enfin (3) « pêcher, expédition de pêche » dont le synonyme est *tautai* (Stimson et Marshall 1964). C'est dans ce dernier sens qu'est utilisé le terme *rava'ai* à Tahiti.

L'énumération des méthodes ancestrales de pêche que nous détaillons ici est basée, sauf mention particulière, sur les propres catégories sémantiques telles qu'elles figurent dans le corpus de Paea-a-Avehe (Stimson 1964). Elles viennent compléter les informations parcelaires de Montiton (1874), Seurat (1904), Danielsson (1956), Ottino (1965), Emory (1947, 1975) et Conte (1985, 1988). Aujourd'hui, certaines de ces techniques ne sont plus utilisées ou ont été transformées par l'introduction d'objets européens (hameçons en fer, fusil de chasse, filets synthétiques, parcs à poisson grillagés, etc.). Les anciens *Pa'umotu*³ se déplaçaient rarement sur l'atoll sans leur harpon (*oka paru*). Le poisson était « piqué » directement sur le récif (*fātau*) ou bien en plongée (*okaoka*).

Pêche avec hameçon et ligne (kanehu)

Le mode de pêche avec une simple ligne lestée et un hameçon (*tate*, *matau*) sur la bordure externe du récif se nommait *kānehu*. La pêche dans les trous poissonneux du récif à l'aide d'une ligne et d'un hameçon appâté se nommait *titomo*. On capturait également de la même manière les crabes avec un appât sur une ligne (*pātekateka*). Les hameçons étaient taillés dans du bois, des os ou dans des coquilles d'huîtres nacrées (*Pinctada margaritifera*).

Pêche à la canne sur le récif (matira)

On pêchait généralement la nuit dans une fissure du récif (*gutū kohae*) où était jeté l'hameçon au bout d'une courte ligne montée sur une canne (*matira*). Selon Paea, on prenait de cette manière les espèces suivantes : *ruhi* (*Caranx lugubris*), *hokahoka* (*Variola louti*), *tarefa* (*Aprion virescens*), *kokiri* (*Balistoides*), *meko* (*Lethrinus obsoletus*), *tamure* (*Lutjanus fulvus*), *mu* (*Monotaxis grandoculis*), et *taea* (*Lutjanus gibbus*). S'agissant de la pêche à la

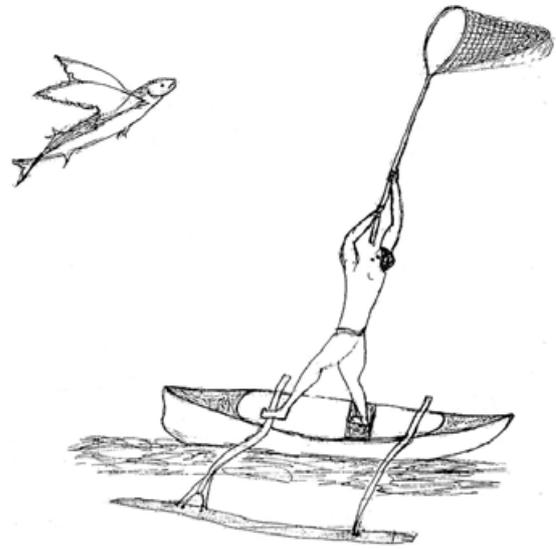


Figure 1. Pêche au *maroto* (poisson volant), d'après Paea-a-Avehe (Stimson 1964).

carangue noire (*ruhi*), on approchait du lieu en pirogue en frappant la surface de l'eau ou en y jetant des galets.

Capture des poissons volants (tupe maroto)

Les poissons volants (*Cheilopogon pitcaimensis*, *C. splanopterus*) appelés *maroto* à 'Anaa, ou *marara* dans les autres atolls, étaient capturés de la façon suivante : lors des nuits bien noires, les pirogues partaient en mer généralement avec deux pêcheurs. Ils utilisaient des torches (*rama*) pour attirer les *maroto* qui se mettaient à voler vers la source de lumière ; ils étaient capturés dans des filets-époussettes *tupe maroto*. Cette technique requérait beaucoup d'adresse et de rapidité autant de la part de celui qui maniait le *tupe*, que de celui qui dirigeait la pirogue (figure 1).

Pêche des murènes (here kamia)

Le nom générique utilisé dans la nomenclature de Paea-a-Avehe pour désigner les murènes est *tāvere* (venant de sa manière de se déplacer en ondulant), bien qu'il semble s'appliquer plus précisément à la murène javanaise *hamorega* (*Gymnothorax javanicus*, Bleeker, 1859) comme l'indique Stimson dans son dictionnaire (1964). La liste de Paea-a-Avehe cite sept espèces identifiées : *koiro* pour le congre à moustache (*Conger cinereus*, Ruppell, 1828) ; *kuiru* pour la murène étoilée (*Echidna nebulosa*, Ahl, 1789) et la murène poivrée (*Gymnothorax pictus*, Ahl, 1789) ; *kiari* pour la murène noire (*Echidna buroensis*, Bleeker, 1857) et la murène ondulée (*Gymnothorax undulatus*, Lacepède, 1803) ; *makiki* pour la murène à face blanche (*Echidna*

³ *Pa'umotu*: Les habitants de l'archipel des Tuamotu

leucotaenia, Schultz, 1943) et la murène vipère (*Enchelynassa canina*, Quoy et Gaimard, 1824) ; et *kakakuru* pour la murène zébrée (*Gymnomuraena zebra*, Shaw, 1797). D'autres noms cités n'ont pas pu être identifiés: *revareva*, *gute*, *houhougaere*, *kivakevake*, *kohinahina* et *mamea*. La capture des murènes avait une certaine importance à 'Anaa car outre la nourriture qu'elle fournissait, on utilisait les mâchoires des congridae (*niho kamia*) pour confectionner des dispositifs que portaient les guerriers de l'atoll destinés à déchirer la peau de l'adversaire au combat (Torrente 2012) ou bien des sortes de scies appelées *kamia* ou *oreore* (Emory 1975). La première technique de capture des murènes au collet (*here kamia*) consistait à extraire les murènes de leur trou en les appâtant ; l'appât (*tanoka*) était habituellement constitué de petites pieuvres attachées au bout d'un bâton qui était inséré dans le trou, ou bien de boules de chair de poisson pilée. La murène était alors prise avec le collet (*here*) en corde de fibres tressées fixée à l'extrémité d'un autre bâton. La deuxième technique nommée *reke* requérait l'aide d'un hameçon appâté par du poisson écrasé (*paru tukituki*).

Pêche sur les karena (patés de coraux)

Les *karena* ou *kanaparua*, masses de coraux qui affleurent à la surface du lagon, sont bien connues des pêcheurs *pa'umotu* car de nombreuses espèces de poisson, tridacnes, et tortues s'y concentrent (Conte 1985, 1988). Vues comme de véritables sources d'abondance en partie grâce à la présence invisible d'un esprit appelé *kanaparua*, ces *karena* étaient appropriées par les unités familiales de l'atoll et portaient un nom destiné à transmettre la propriété de génération en génération. Une technique appelée *here paru* consistait à piéger le poisson dans les trous, les organismes pouvant être saisis à mains nues ou harponnés.

Pêche dans les anfractuosités du récif

La technique de saisie du poisson à mains nues dans les anfractuosités du récif se nommait *tinaonao* à 'Anaa. Le pêcheur s'assurait qu'aucun animal dangereux n'était présent dans le trou, comme les murènes (*koiro*, *Conger cinereus*), les oursins (*vana*) ou les poissons scorpion (*tatara-i-hau*, *Pterois antennata*, Bloch, 1787). Le poisson était saisi (*tago*) par le ventre, l'index et le majeur parfois introduits dans les ouïes (*kamikami*) pour le porter vers le panier. Les langoustes (*komaga*) étaient saisies par l'arrière. Quand un bâton était utilisé pour déloger les animaux des trous, cette technique prenait le nom de *eneene* (Emory 1975).

Capture des poulpes

Si dans l'ensemble de la Polynésie ancestrale, la pêche aux poulpes était pratiquée avec des leurres spécifiques en coquillages, aux Tuamotu ils étaient aussi directement saisis dans leur trou. À 'Anaa, la technique *tārena kanoe* consistait à extraire directement les poulpes (*kanoe* ou *heke*, *Octopus* sp.) de leur habitat à l'aide d'un bâton. Le pêcheur tuait le poulpe immédiatement en le mordant entre les deux yeux (Emory 1975). Ils étaient ensuite mis à sécher, généralement étendus sur les branches des *gagie* (*Pemphis acidula*) ou sur des supports de séchage appelés *hokirikiri*.

Pêche au filet

Une première technique appelée *takope* permettait de piéger le poisson dans des petits chenaux étroits où était installé un filet de palmes de cocotier (*gaofe*) soutenu aux extrémités par deux piquets plantés à chaque extrémité du goulet. On faisait fuir le poisson vers le piège. Une autre technique consistait à utiliser un petit filet creux (*kope*) placé sur la partie externe du récif frangeant, là où la mer bouillonnait, pour y piéger le poisson alors que la vague se retirait. On pouvait également le placer à la fin d'un piège en pierres (*kaua paru*) en eau peu profonde. Le moment le plus favorable était l'approche du soir, quand la mer était forte et que le poisson retournait en pleine mer (Emory 1975). Enfin, la technique du *keke* consistait à poser un long filet circulaire dans les fissures du récif (*koropihū*) où se précipite le poisson.

Pêche collective rabattant le poisson

Des parties de pêches collectives étaient menées en rabattant (*tuehi*) les bancs de poissons vers le rivage ou vers le fond d'une baie, en utilisant des dragues / guirlandes végétales poussées par les hommes, ou en effrayant le poisson depuis des pirogues disposées en demi-cercle. Ces pêches collectives étaient notamment organisées avant un grand festin afin d'accumuler une quantité suffisante de poisson pour les rituels et festivités, ou à l'occasion de l'accueil d'un visiteur de haut rang. On appelait *taugaru* la méthode de pêche collective utilisée à 'Anaa dans laquelle de « nombreux pêcheurs maintenant chacun une palme de cocotier (*gaofe*), formaient une ligne flottante sur l'eau, faisant face au rivage. Ils plongeaient maintenant verticalement leur palme, la base vers le bas tapant le fond de l'eau, conduisant ainsi le poisson vers le rivage. Une fois en eau peu profonde, les palmes étaient tenues

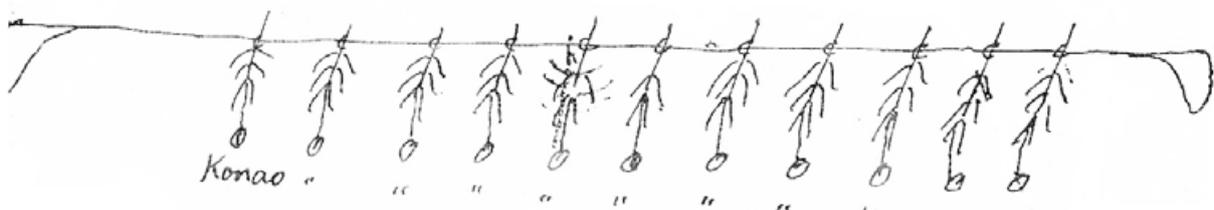


Figure 2. Ligne de palmes de cocotier (*gaofe*) lestées par une pierre.

horizontalement formant alors une barrière conduisant le poisson sur le rivage » (Paea-a-Avehe, Stimson 1964). Plusieurs types de drague étaient utilisés. Une drague nommée *rona* (figure 2) était constituée de 40 à 60 palmes de cocotier attachées sur une grande ligne qui pouvait atteindre plus de 30 m de long. Les extrémités de la corde faisaient une boucle (*gogo*) qui était passée autour de la taille des deux hommes qui tenaient la drague dans laquelle le poisson était rabattu. Des bancs entiers de poissons-aiguillette *fanea* (*Hyporhamphus affinis*, Günther, 1866) étaient appâtés avec du *gora kegokego* (amande de coco pourrie) mis en pièces et répandu sur la zone désirée. Puis, la drague était resserrée pour rabattre le poisson vers une zone d'eau peu profonde, où les gens sur le rivage n'avaient qu'à saisir le poisson en quantité (Paea-a-Avehe, Stimson 1964). Cette pêche collective aux *fanea* avait lieu dans deux baies profondes situées sur la côte océanique du sud de l'atoll. Le poisson *fanea* était cuit en grande quantité dans les fours en terre spécifiques (*kopihe fanea*) dont la mémoire persiste dans la toponymie de la zone (Torrente 2012).

Pêche rabattant le poisson en frappant l'eau

À 'Anaa, la méthode *hakakopakopa* consistait à frapper la surface avec les mains, pour conduire le poisson vers la plage en eau peu profonde. On capturait de cette manière les poissons *paruku* (*Caranx lugubris*), *maraii* (*Cheilinus undulatus*), *hami* (*Archanturus* sp.), *takire* (*Parupeneus* sp.), *magumagu* (*Lutjanus fulvus*, Forster, 1801), *tero* (*Lutjanus monostigma*, Cuvier, 1828) et *tatili* (*Naso brevirostris*). Cette technique pouvait également être utilisée à l'extérieur du récif, les nageurs faisant passer le poisson par-dessus le récif en utilisant les vagues (Emory 1975).

Pêche rabattant le poisson en pirogue (tuehi)

Une autre technique utilisée à 'Anaa était de rabattre les bancs de poissons à l'aide d'une flotte de pirogues disposées en demi-cercle : on frappait la surface de l'eau à l'avant de la pirogue avec une pierre attachée à une corde, sur laquelle était fixée l'extrémité d'une palme de cocotier. Cette pêche commençait dans une eau profonde de 4 à 7 mètres, puis le poisson était

conduit en eau peu profonde et pris dans des filets (*takope*). Cette méthode permettait la pêche aux *kiokio* (*Albula glossodonta*, Forsskal, 1775), *tegatega* (*Chlorurus microrhinos*, Bleeker, 1854), *komene* (*Selar crumenophtalmus*, Bloch, 1793), *vete* (*Mulloidichtys mimicus*, Randall et Guézé, 1980), *kanae* (*Crenimugil crenilabis*, Forsskal, 1775), *kukina* (*Scarus ghobban*, Forsskal, 1775), *kutu* (*Gomphosus varius*, Lacepède, 1801) et *köperu* (*Decapterus macrosoma*, Bleeker, 1851).

Pêche utilisant des substances ichthyotoxiques (hora)

La technique du *hora* consistait à utiliser des plantes ichthyotoxiques pour endormir le poisson afin de le capturer plus facilement. À 'Anaa, on utilisait pour sidérer le poisson soit le *nau* ou *horahora* (*Lepidium bidentatum*), soit le *hora* ou *nono* (*Morinda citrifolia*). Le fruit du *hutu* (*Barringtonia*) était également utilisé à cet effet, mais il n'est présent aujourd'hui qu'à Makatea (Butaud 2009). Selon Teneehiva-a-Horoi, on utilisait également à 'Anaa des holothuries (*rori*), que l'on séchait au soleil, puis que l'on râpait avant de les répandre sur la zone de pêche (Torrente 2012).

Pêche avec leurres

Dans la pêche nommée *ravakai taoga*, on utilisait des leurres vivants : un poisson vivant était attaché par la queue à une ligne reliée à un poids de pêche. Le poisson qui approchait ce leurre était alors harponné. Parfois, un poisson mort pouvait être mis directement à l'extrémité d'un harpon comme leurre. À l'approche du poisson, un bref mouvement suffisait à empaler le poisson.

La pêche aux mulets

On pêchait à 'Anaa le mullet carrelé *hōpiro* (*Ellochelon vaigiensis*, Quoy et Gaimard, 1825) à l'aide de lignes très fines d'écorce de *miro* (*Thespesia populnea*) appelées *kuei* munies de morceaux de bois de *gatae* (*Pisonia grandis*) ou de cocotier faisant office de flotteur (*uto*). Plusieurs hameçons auxquels on accrochait l'appât y étaient reliés. La ligne était jetée depuis la pirogue à la traine, en la secouant de temps en temps (figure 3). Cette méthode appelée *uto hopiro* était encore utilisée dans les années 1930 (Paea-a-Avehe, Stimson 1964, notre traduction).

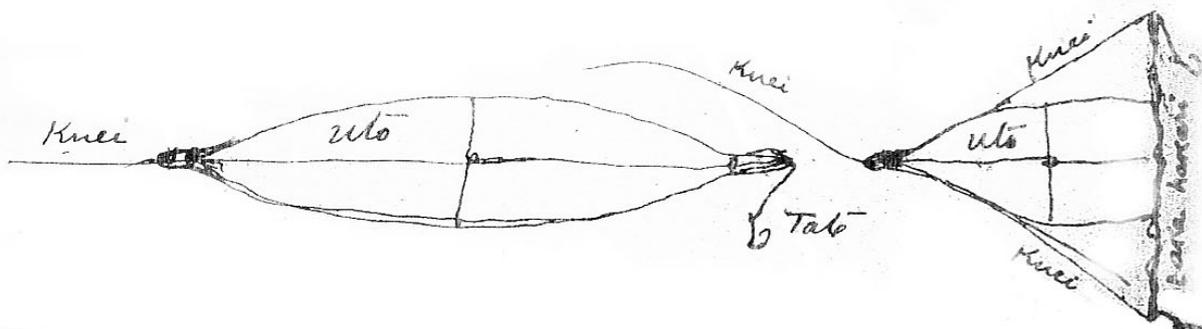


Figure 3. Dispositif flotteur *uto hopiro*.

Aménagements lithiques

Une des particularités de 'Anaa est d'avoir un lagon peu profond et une cinquantaine de chenaux, *hoa*, communiquant avec la mer. On piégeait le poisson en utilisant le courant dans des structures fixes et pérennes appelées *kaua paru*, enclos de blocs de coraux. Ces parcs étaient la propriété des familles étendues (*kai*) qui vivaient dispersées sur tout le pourtour de l'atoll. Leur usage relevait de la sphère privée, portant un nom bien précis. Pêcher dans ces enceintes se nommait *tavai kaua*, littéralement « attendre dans l'enceinte de corail ». Leur complexité architecturale allait des simples murs de corail *kaua takeke* convergeant vers un goulet étroit au fond duquel était placé un filet, jusqu'aux multiples pièges ayant des ouvertures côté océan et côté lagon. Le poisson était cerné à l'aide d'une senne végétale puis pris à l'épuisette *kope* (Emory 1934, 1975). Les *tipua* (viviers) étaient des enclos de pierres ou de poteaux dressés délimitant une aire dans laquelle on conservait le poisson vivant et pratiquait l'élevage. Certaines traditions font état de l'élevage de tortues (*fagai tifai*) réservées aux chefs paumotu, comme celle de Honohonotai, chef de l'atoll de Raraka qui disposait à cet effet de *tipua tifai* (Paea-a-avehe).

Pêche au requin et aux mammifères marins

La pêche aux requins de lagons ou de récifs était pratiquée à l'aide de hameçons en bois spécifiques (Lavondès 1971 ; Emory 1975). Certaines espèces étaient capturées au nœud coulant en pirogue au large, conformément à l'usage dans l'ensemble de l'Océanie (Conte 1987 ; Bataille-Benguigui 2003). La chasse aux mammifères marins de grande taille (*parāoa*) constituait un événement important sur les atolls, en fournissant un apport massif de nourriture carnée pour la communauté. La tradition de l'atoll de Makemo fait état du fameux *kapea*, maître des baleines, qui avait le pouvoir de les appeler et de les mener dans une partie du lagon (*roto parāoa*) où elles étaient mises à mort (Torrente 2012). Sur l'atoll de Faaite, Tetumu décrit la technique de chasse aux marsouins, dauphins et baleines en flottilles de pirogues en tapant sur la coque pour les attirer (Emory 1975). À 'Anaa, Paea-a-Avehe décrit le recours à un expert (*tahuga*) pour attirer les cétacés en eau peu profonde. Il donnait des directives à la communauté pour la capture (*tauahi paraoa*) et pouvait jusqu'à chevaucher l'animal pour le conduire sur le rivage. La tête était alors coupée et la chair découpée (Emory 1975).

Capture des tortues

La tortue appelée *tifai* ou *honu* (*Chelonia mydas*) était l'animal le plus prisé de l'archipel des Tuamotu. Elle portait le nom de *ika nui*, c'est-à-dire l'un des plus grands sacrifices destiné au dieu Tangaroa, fils du dieu Atea, créateur de l'archipel (Torrente 2012). Ainsi, elle faisait l'objet de rituels bien précis autant pour sa pêche que pour sa consommation. Les mythes de

'Anaa précisent l'origine sacrée de la tortue : « le couple originel de tortues *takero* (mâle) et *matariki* (femelle) vivait dans 'l'abdomen de Atea', dans les profondeurs de Havaiki, en un endroit appelé Ragititi » (Paea-a-Avehe, Stimson 1964). La tortue mâle est apparentée à la ceinture d'Orion (*takero*), et la tortue femelle aux Pléiades (*matariki*), dont l'apparition correspondait à la période-repère stellaire (*tuakaveiga*) où apparaissaient les tortues femelles venant pondre à terre.

Dans la nomenclature de Paea-a-Avehe, la nomination des tortues fait référence à leur aspect ou leur taille : *tifai hekaheka*, espèce à carapace jaune brunâtre ; *tifai marega*, tortue caouanne (*Caretta caretta*), espèce vorace, à grosse tête et long bec ; *tifai moko*, tortue à bec de faucon ; *honu kea*, tortue imbriquée (*Eretmochelys imbricata*) au bec crochu et à la graisse jaunâtre ; *honu tari* ou *tifai raparapa*, variété à carapace hexagonale ; *tifai konao*, « espèce rare qui soulève sa carapace claire du sable et marche plutôt que de se traîner ». Toujours selon Paea-a-Avehe, les stades de croissance de la tortue étaient bien dénommés : la tortue nouveau-né *tororiro*, celle de petite taille *torearea*, celle de taille moyenne *kopue* et enfin celle au stade adulte *tifai-noa* (Stimson 1964).

Techniques de pêche à la tortue (*Chelonia mydas*) à 'Anaa

1. *Tāvai nekēga* est le nom d'une méthode de capture des tortues sur la terre : au début du mois de novembre, alors que les femelles sortent de l'eau et viennent pondre la nuit sur la plage, les hommes se postaient en certains endroits dissimulés par des pierres, pour observer attentivement leur venue (Emory 1975). À 'Anaa, le lieu-dit Fakaokao (signifiant « observer, scruter ») est bien connu pour l'observation des tortues. La première nuit, la tortue femelle quitte la mer et rampe sur la terre (*ragamimi*) uniquement dans le but de repérer le lieu où pondre ses œufs (*tou*). Pendant les nuits bien éclairées par la lune, elle était facilement repérée par le reflet brillant de sa carapace. La nuit suivante, elle venait alors pondre (*hanau*) sur la plage. Selon Paea-a-Avehe, les anciens pouvaient déterminer la taille de la tortue en comptant le nombre d'œufs pondus sur la plage. Ces derniers étaient comptés par dizaines de paires : « *hā-takau* – quatre dizaines de paires – indiquaient une tortue appelée *eapo*. *Tū-takau* et *peka-takau* – sept ou huit dizaines de paires – indiquaient que la tortue était plus petite » (Paea-a-Avehe ; Stimson 1964). Le chasseur attendait qu'elle creuse son trou, pondre ses œufs et le recouvre soigneusement de sable pour les cacher. Il marquait alors l'endroit d'une pierre. La tortue était saisie alors qu'elle retournait à la mer, et simplement retournée ou bien attachée et remontée sur la plage.
2. *Tago tifai* : à la période de reproduction, alors que les tortues se rapprochent des atolls pour s'accoupler, le pêcheur nageait derrière l'animal et la

saisissait directement à mains nues (*tago*). Si la tortue continuait à nager, il frappait violemment l'eau occasionnant un bruit sourd qui avait pour effet d'interrompre sa nage. Elle était alors saisie par une de ses nageoires que le pêcheur tordait pour la pousser à remonter à la surface. Dans le cas où la tortue descendait à plus de dix-huit mètres de profondeur, le pêcheur utilisait alors un hameçon.

3. *Tuagera tifai* : à la saison, avant le coucher du soleil, muni de son harpon et d'un hameçon, le pêcheur se dirigeait vers un pâté de corail (*karena*) émergeant de la surface du lagon. Si le chasseur était assez près, elle était simplement harponnée (*okaoka*) ; sinon, il plongeait et utilisait alors son hameçon, comme dans la technique précédente.

Dimension rituelle de la pêche ancestrale à 'Anaa

Ces pratiques autant individuelles que collectives, mobilisant parfois l'ensemble d'un lignage, ne pouvaient être mises en œuvre qu'en continuité avec

le monde de l'invisible, par des rites propitiatoires destinés à garantir l'abondance, selon un calendrier parfaitement connu (tableau 1), tout au moins par certains experts en la matière. Ce contrôle rituel des ressources était doublé d'un contrôle social établissant des interdits temporaires (*rāhui*) sur une espèce donnée, en fonction des cycles de l'année. Les espèces de grande taille comme les cétacés ou les tortues étaient entourées de rites propitiatoires sur les *marae* spécifiquement dédiés. Le chef avait la capacité d'imposer les restrictions sur les ressources (*rāhui*), qu'il s'agisse de certaines espèces de poissons *tapu*⁴ (carangues, bonites, certains requins) ou de tortues devant être consommées rituellement par les aînés. A 'Anaa, le rite du *tiorega* consistait à offrir les prémices aux dieux et aux esprits ancestraux dans un espace sacré appelé *marae tiorehaga katiga* (*marae* des prémices de nourriture ; figure 4). Ces prémices devaient d'abord être offertes à un personnage de haut rang (*ariki, tahuga, kaito*), qui les offrait lui-même à ses dieux. Ce rituel permettait alors de lever l'interdit et de permettre la

Tableau 1. Calendrier de pêche de l'atoll de 'Anaa *No te mau kavake e horo haga ika* (des nuits de lune où court le poisson) (Paea-a-Avehe, Stimson 1964).

Lunaison / Mois	<i>Te paru</i> (poisson)
Higaia (juin)	<i>Kukina</i> (<i>Scarus ghobban</i>), perroquet bandes bleues <i>Homohomo</i> (<i>Scarus psittacus</i>), perroquet gros ventre <i>Pitika</i> (<i>Chlorurus sordidus</i>), perroquet brûlé <i>Kakavere</i> (<i>Tylosurus crocodilus</i>), aiguillette crocodile <i>Korai pakeke</i> (<i>Chaetodon lineolatus</i>), chirurgien strié <i>Korai gutu keo</i> (<i>Forcipiger longirostris</i>), poisson pincette
Napea (juillet)	<i>Tatihi</i> (<i>Naso brevirostris</i>), nason rostre court <i>Herepoti</i> = <i>Tatihi</i> <i>Kokiri</i> (<i>Balistapus undulatus</i>), baliste <i>Karua</i> (<i>Naso vlamingii</i>), nason zébré <i>Kuripo</i> (<i>Naso exacanthus</i>), nason noir <i>Kanae</i> (<i>Crenimugil crenilabis</i>), mulot <i>Paruku</i> (<i>Carangoides ferdau</i>), carangue rayée <i>Kautea</i> (<i>Caranx papuensis</i>), carangue <i>Nohi nimo</i> (<i>Alectis cyllaris</i>), carangue <i>Tapiro, Maraia</i> (<i>Cheilinus undulatus</i>), napoleon <i>Kito</i> (<i>Epinephelus polyphkadion</i>), loche marbrée <i>Marava</i> = <i>kimo</i> (?)
<i>Kauhune</i> (août)	Abondance de toutes les espèces
<i>Kametika</i> (septembre)	Les poissons pondent leurs œufs
<i>Herehu</i> (octobre)	Les œufs se développent
<i>Fakahu</i> (novembre)	Mois où il fait chaud, les poissons ont commencé à pondre leurs œufs
<i>Piripiri tau ai manu</i> (décembre)	Les oiseaux sont à l'intérieur des terres, ils nichent dans les arbres Les poissons commencent à répandre leurs œufs C'est la fin de l'abondance et là commencent les mois difficiles (<i>paroro</i>)

⁴ Le terme proto-polynésien *tapu* désigne ce qui est « prohibé, sacré, ou placé sous restriction rituelle » (Kirch et Green 2001). Mais d'autres acceptions ont été relevées pour les Tuamotu par Stimson : « un signe, présage annonciateur d'un événement futur » (d'où le terme *tapu-fakahira* pour désigner l'arc-en-ciel à 'Anaa). Le concept de *noa* dénote ce qui n'est pas frappé de *tapu*, formant un couple traduisant ce qui est profane et libre de restriction.

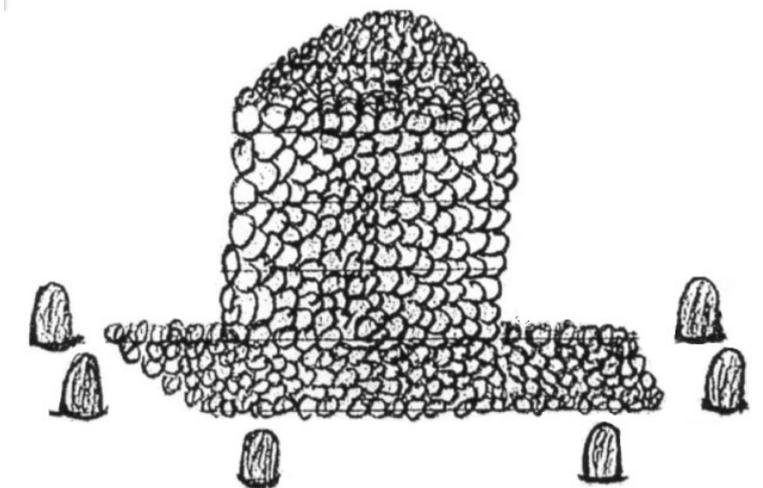


Figure 4. *Marae tiorehaga katiga*, *Marae* d'offrande des prémices de nourriture à 'Anaa, dessin d'après Paea-a-Avehe (Stimson 1964).

consommation par la communauté. Les restes de poisson étaient conservés dans des structures de pierre appelées *pāfata* ou dans des paniers tressés suspendus, mais n'étaient jamais rejetés à la mer sous peine de faire fuir l'espèce à jamais.

Montiton (1874) mentionnait à propos des sacrifices sur le *marae* que « les victimes étaient ordinairement des tortues, des dorades, des bonites, etc. La veille et le jour du sacrifice, tous ceux qui devaient y participer gardaient la continence. Ils couchaient ordinairement à côté de leurs pirogues pour s'élancer au point du jour à la recherche d'une tortue, d'une bonite, ou de tout autre grand poisson. Le pêcheur qui l'avait pris en détachait la plus brillante écaille et l'offrait au dieu dont l'image était sur la proue de la pirogue ».

Pierres d'abondance et talismans

Outre le contrôle exercé par les nombreuses divinités marines qui étaient propitiées pour obtenir en retour l'abondance des espèces (*kauhune*), il existait d'autres médiums censés influencer la pêche. Des pierres ichthyomorphes appelées *puna-ika* (littéralement « poisson-source ») étaient utilisées pour favoriser la reproduction naturelle de l'espèce figurée (Babadzan 1993). Après avoir été chargées en *mana* sur le *marae* et orientées dans une certaine direction, elles étaient censées attirer l'espèce vers la terre ou l'intérieur du lagon.

On utilisait également des sortes de poissons-talismans enveloppés et ficelés en boule (*pōpō*). Selon Stimson et Marshall (1964), « après avoir été exposé au soleil pour sécher, le *pōpō* était disposé sur le *marae* et sujet à des rites et incantations par le *tāura*. Puis il était

cousu dans un petit réceptacle en pandanus tressé et était prêt à être emporté en voyage, censé attirer et conduire l'espèce qu'il figurait vers le lieu où l'on voyageait. On l'appelait également *popo-ika*, *pōpō-i-fāno*, ou encore *taki-kāoa*. ».

Consommation ritualisée de la tortue

À 'Anaa, quand un chef désirait manger de la tortue, l'expert religieux *tahuga* pratiquait le rite du *Huki no Matariki e Takero*⁵, cérémonie où on pratiquait des incantations propitiatoires à Matariki (les Pléiades, associées à la tortue femelle) et à Takero (la ceinture d'Orion, associée à la tortue mâle). Le prêtre et ses hommes se rendaient en fin de journée, juste avant qu'il ne commence à faire nuit, à l'endroit désigné. Chacun était muni d'une lance cérémonielle *rakau huki* d'un mètre de long et décorée de plumes rouges (*kura*). Le jour qui suivait la cérémonie, une tortue était censée apparaître sur le rivage. Si la lance avait été pointée vers Takero, ce serait une tortue mâle, si c'était vers Matariki, une tortue femelle. Suite à cette cérémonie, une prière (*pure no te honu i te moana*) était récitée avant le départ en mer, tout en passant la coque retournée à la chaleur d'une torche (Stimson 1964). La capture d'une tortue était toujours un événement aux Tuamotu qui déclenchait une série d'actes protocolaires qu'il est impossible de détailler ici (Emory 1947, Conte 1988).

Conclusion

Les techniques ancestrales de pêche des anciens *Pa'umotu* résultent d'une adaptation au milieu des atolls issue de siècles d'observations empiriques de la biodiversité qui leur ont permis d'établir des

⁵ Le *huki* était un chant ou une incantation destinée à faire apparaître la tortue lors d'une cérémonie où l'on pointait des lances cérémonielles vers Takero et Matariki, *huki* signifiant à 'Anaa pointer du doigt ou avec une lance (Stimson et Marshall 1964).

nomenclatures très fines. Cette « science du concret » au sens de Levi-Strauss (1962) n'est pourtant pas séparable de son contexte symbolique et religieux dans lequel elle a évolué. Nous avons pu esquisser la façon dont les anciens Pa'umotu de 'Anaa exploitaient leurs ressources marines, à l'aide des matériaux inédits de Paea-a-Avehe recueillis par Stimson dans les années 1930. L'utilisation d'autres ressources comme les coquillages (notamment les tridacnes), les crustacés, et certaines algues comestibles, non évoquée ici, était également importante dans les atolls en tant que complément alimentaire.

Si aux Tuamotu, les changements liés à l'évangélisation puis la colonisation se sont fait sentir moins rapidement que dans les autres archipels, ce qui a permis de conserver des savoirs très précis sur la pêche, ces derniers sont aujourd'hui largement menacés de disparition. Tel a été l'objet du contenu de cet article, que de les sauver de l'érosion de la mémoire collective.

Bibliographie

- Babadzan A. 1993. Les dépouilles des Dieux: essai sur la religion tahitienne au moment de la découverte. Éditions de la Maison des sciences de l'Homme : Paris, France. 341 p.
- Bataille-Benguigui M.C. 2003. Le requin en Océanie. De la perception mentale à l'objet. In: A. Babadzan (ed). Insularités. Hommage à Henri Lavondès. Société d'ethnologie: Nanterre, France. 270 p.
- Butaud J.-F. 2009. Atolls soulevés des Tuamotu, Guide floristique. Direction de l'environnement, éditions Scoop: Papeete, Polynésie française. 87 p.
- Conte E. 1985. Recherches ethno-archéologiques sur l'exploitation du milieu marin à Napuka (Tuamotu). Journal de la Société des Océanistes Vol. 41, n°80:51-56.
- Conte E. 1987. Pêche ancienne au requin à Napuka. Bulletin des Études Océaniques Vol. 20 n°238:13-29.
- Conte E. 1988. L'exploitation traditionnelle des ressources marines à Napuka (Tuamotu, Polynésie française). Thèse d'anthropologie, ethnologie et préhistoire, Département Archéologie, Centre Polynésien des Sciences Humaines Te Anavaharau: Punaauia, Tahiti, Polynésie française. 585 p.
- Danielsson B. 1956. Work and life on Raroia: An acculturation study from the Tuamotu group, French Polynesia. London: Allen and Unwin. 244 p.
- Emory K.P. 1934. Tuamotuan stone structures and ceremonies. Bernice P. Bishop Museum Bulletin 118.
- Emory K.P. 1947. Tuamotuan religious structures and ceremonies. Bernice P. Bishop Museum Bulletin 191.
- Emory K.P. 1975. Material culture of the Tuamotu Archipelago. Pacific Anthropological Records 22.
- Hooper A. 1991. Denizens of the deep: The semantic history of proto-polynesian *Palu*. The Journal of Polynesian Society 48:120-127.
- Kirch P.V. and Green R.C. 2001. Ancestral Polynesia. An essay in historical anthropology. Cambridge, United Kingdom: Cambridge University Press. 375 p.
- Lavondès A. 1971. Le Polynésien et la mer, catalogue d'une exposition. Société des Études Océaniques : Papeete, Polynésie française. 50 p.
- Lévi-Strauss C. 1962. La Pensée sauvage. Edition Plon : Paris, France. 347 p.
- Malm T. 2010. Why is the shark not an animal ? On the division of life-form categories in Oceania. Ressources marines et traditions, Bulletin d'information de la CPS 27:17-22.
- Montiton A. 1874. Les Paumotus. Les Missions catholiques. Vol. 6.
- Ottino P. 1965. La pêche au grand filet ('upe'a rahi) à Tahiti. Cahiers ORSTOM : Série Sciences humaines, Vol. 2. 75 p.
- Seurat L.G. 1904. Observations sur quelques îles orientales de l'archipel des Tuamotu. Imprimerie du Gouvernement: Papeete, Polynésie française. 11 p.
- Stimson J.F. and Marshall D.S. 1964. A dictionary of some Tuamotuan dialects of the Polynesian language. The Peabody Museum of Salem (Massachusetts) and The Hague. Netherlands: Springer. 622 p.
- Torrente F. 2012. Buveurs de mers, Mangeurs de terres (*Inu tai, Kai henua*). Histoire des guerriers de 'Anaa, atoll des Tuamotu. Te Pito o te Fenua: Papeete, Polynésie française. 395 p.